LES

LANGUES NÉO-LATINES

PAR

J. LEFEBVRE

EXTRAIT DE LA *NOUVELLE REVUE*
DES 15 JUIN ET 1er JUILLET 1892

PARIS
LIBRAIRIE DE LA *NOUVELLE REVUE*
18, BOULEVARD MONTMARTRE, 18
1892

LES

LANGUES NÉO-LATINES

PAR

J. LEFEBVRE

EXTRAIT DE LA *NOUVELLE REVUE*
DES 15 JUIN ET 1er JUILLET 1892

PARIS
LIBRAIRIE DE LA *NOUVELLE REVUE*
18, BOULEVARD MONTMARTRE, 18

1892

LES

LANGUES NÉO-LATINES

LES

LANGUES NÉO-LATINES

PAR

J. LEFEBVRE

EXTRAIT DE LA *NOUVELLE REVUE*

DES 15 JUIN ET 1er JUILLET 1892

PARIS

LIBRAIRIE DE LA *NOUVELLE REVUE*

18, BOULEVARD MONTMARTRE, 18

—

1892

LES

LANGUES NÉO-LATINES

Français, Italiens et Espagnols, nous sommes des nations latines et nous parlons latin. C'est l'école néo-latine qui le dit; il est vrai qu'elle ne le prouve point et qu'il faut l'en croire sur parole. Certaines apparences philologiques, la méritoire publication des vieux textes avec force préfaces, gloses et conclusions savamment spécieuses, enfin des noms considérables ont accrédité sa théorie; elle a la vogue, elle est la loi et les prophètes, et l'on passe pour bizarre à vouloir en faire toucher du doigt l'inanité. De la « Bibliothèque de l'École des Chartes », où elle était enfouie, elle a gagné le journal, facile aux opinions reçues : il n'est guère de semaine où quelque publiciste ne prenne la peine de nous rappeler amplement ou incidemment que nous sommes des Latins. Latins, en quoi? Par le sang? Le Romain de l'empire n'était point prolifique, et l'eût-il été, qu'il n'aurait pas suffi à peupler à lui seul toute l'Europe occidentale qui d'ailleurs n'était nullement déserte : pour avoir des citoyens, Rome impériale dut adopter le monde, et lorsque tous les vaincus furent Romains il n'y eut plus de Romains. Par le génie et par la langue, alors? Cinq siècles de domination romaine ont nécessairement déteint sur la Gaule. Peut-être devons-nous au Romain de la décadence, qui fut surtout notre maître, certaines parties, non les meilleures ni les plus belles, de notre caractère national : le respect servile de la formule légale, juridique, administrative ou politique, une sorte de pusillanimité civique et l'effacement, j'allais dire l'abdication de l'individu. Quant à la langue gauloise, évidemment le vainqueur la viola, mais il ne l'abolit point. Partout la nationalité survécut à l'indépendance et l'âme de la nationalité c'est la langue; elle ne disparaît qu'avec le peuple qui la parle. En réalité, il n'y a ni nations ni langues néo-latines, et le paradoxe consiste à dire qu'il y en a.

Voilà quatre cents ans que l'on dispute de l'origine du fran-

çais, et pour qui ne se paie pas de mots, la question n'a pas fait un pas. Qu'elle soit difficile, c'est évident ; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit insoluble. La vérité est qu'on s'y prend mal ; la méthode de l'école néo-latine est visiblement sophistique. On part de ce fait notoire, à savoir qu'il y a dans notre idiome une assez forte couche de latinité, et l'on en conclut qu'il doit être de descendance latine ou, comme on dit, une évolution du latin. C'est excessif, car c'est conclure de la surface au tréfonds ou de l'accessoire au principal.

Pour justifier cette théorie, on a élaboré tout un petit code de lois de dérivation ou d'évolution que l'on nous donne pour le dernier mot de la linguistique. Soit, mais ce chef-d'œuvre a un défaut capital : c'est qu'il ne suffit à rien. Les pères de la chose ont beau jouer de leurs règles, les deux tiers de notre vocabulaire échappent à leur prestidigitation et se refusent désespérément à évoluer du latin. Seul l'autre tiers a la physionomie latine, mais diversement caractérisée. Tantôt les mots sont franchement latins et, sous le rétrécissement de leurs braies gauloises, l'œil découvre d'abord l'ampleur native de leur toge romaine : ceux-là nous viennent en droite ligne des bords du Tibre, apportés et propagés par la conquête. Tantôt leur latinité est effacée et comme fruste. Sont-ils latins ou français ? L'un et l'autre : ils préexistaient chez nous à la domination romaine, communs à la fois aux Gaulois et aux Latins. Cette sorte de latin aborigène, l'école néo-latine l'accapare comme l'autre et, pour le réduire à son système, le torture plus qu'il n'est permis. Avec la grammaire elle en use plus licencieusement encore. S'il est deux syntaxes essentiellement différentes, ce sont les syntaxes latine et française. A vouloir tirer celle-ci de celle-là, l'école néo-latine perd son latin et son français. La manière, par exemple, dont elle dérive l'article français du pronom démonstratif latin est une des plus rares opérations chirurgicales qu'il soit possible de pratiquer.

Avant d'affirmer que nous parlions latin, il eût été sage de s'enquérir comment il se faisait que nous ne parlions plus gaulois. Même en philologie, il convient de tenir un certain compte du bon sens et de l'histoire.

I

Le premier, le XVIe siècle se demanda, non pas d'où venait le français, mais à laquelle des deux langues grecque ou latine il ressemblait davantage. Il savait admirablement le grec et le latin ; il les tenait pour les deux plus belles langues que les hommes eussent jamais parlées. Il était naturel, sinon scientifique, qu'il jugeât sur elles des idiomes modernes : celui qui en approchait le plus lui paraissait le plus parfait.

Au sujet du français deux opinions se produisirent ; les uns soutinrent qu'il avait plus de rapport avec le grec, les autres avec le latin. Parmi les premiers, Henri Estienne brilla par l'éclat de son érudition et par la vivacité de sa polémique. Il eut des prédécesseurs et des imitateurs, mais l'on ne se souvient plus que de lui. On sait le culte passionné qu'il professait pour notre idiome national. Jaloux de sa pureté, il supportait mal qu'on y mêlât tant de mots étrangers, surtout espagnols et italiens, dont il n'avait que faire. En quoi donc l'espagnol et l'italien valaient-ils mieux que le français? Ils lui étaient inférieurs, car ils étaient moins grecs que lui. C'est pour le prouver qu'il écrivit au courant de la plume et au hasard de la mémoire sa « conformité du langage françois avec le grec ». Une dédicace, une préface et trois livres, en tout deux cents pages et le tout infiniment agréable à lire, voilà cette improvisation écrite. L'auteur passe en revue les différentes parties du discours : le nom, le pronom, le verbe, etc., note certains idiotismes communs au grec et au français et finit par une liste de mots français transcrits ou dérivés du grec. Il cause de tout cela en un style vif, familier,

savoureux, et l'on est émerveillé qu'en ce temps il ait pu gloser avec tant d'agrément et si peu de pédanterie ; pourvus d'un outil plus parfait, Fénelon et Voltaire s'en sont à peine mieux tirés. Par malheur le fond laisse beaucoup à désirer. Les analogies phraséologiques qu'il relève entre le français et le grec sont frappantes, mais nullement décisives : d'abord, elles sont trop peu nombreuses ; ensuite, il existe de ces rencontres entre les langues les plus disparates ; enfin — ce qui va directement contre sa thèse — il serait aisé d'en signaler un plus grand nombre et aussi sensibles entre le français et le latin. Aussi les contemporains furent-ils, ce semble, plus charmés que convaincus ; ils le lurent comme nous le lisons encore, plutôt pour le plaisir que pour l'utilité. Henri Estienne ne fit point école, et l'opinion qui voulait que notre langue fût plus latine que grecque prévalut.

Estienne Pasquier n'était, à proprement parler, ni un helléniste, ni un latiniste ; il fut surtout un curieux, à l'esprit très alerte quoique au style un peu lourd, excellemment doué de sens, de flair et de méthode. Inférieur en bloc à Henri Estienne, il enfonça plus avant que lui sur ce point particulier, car au lieu de s'arrêter à la « conformité » du français soit avec le grec, soit avec le latin, il alla droit à ses origines et à ses éléments. Il ouvre son huitième livre des « Recherches de la France » par deux chapitres extrêmement remarquables pour l'époque. Après quelques considérations générales fort judicieuses, il fait apprendre aux Gaulois la langue de leurs vainqueurs « par une volontaire contrainte » ; seulement, en apprenant le latin, les Gaulois l'arrangèrent à leur manière, l'habillèrent à la gauloise et « bâtirent un nouveau langage sur les fondements de l'ancien ». Il appelle ce nouveau langage le « vulgaire romain » ou encore le « roman ». Sa conclusion est que notre langue « est composée part de l'ancienne gauloise, part de la latine, part de la française ; et, si ainsi le voulez, elle a plusieurs grandes symbolisations avec la grégeoise ». Ces « symbolisations » ne sont là que par révérence pour la grande mémoire de Henri Estienne. Il est évident qu'il les regarde comme tout à fait secondaires ; aussi n'hésite-t-il pas à déclarer quelques lignes plus loin que le français est « plutôt romain qu'autrement ». Pasquier écrit tout cela couramment et sans se douter des impossibilités de sa théorie. Au fond, c'est un néo-latin, mais un néo-latin primitif, sans l'ombre d'affectation technique, jugeant d'après le bon sens et

non d'après des règles systématiques. Surtout il a le grand mérite de se préoccuper de l'histoire : il sent qu'on ne peut se passer d'elle ; il la consulte loyalement, mais gauchement. Du reste, vu l'état rudimentaire où elle était encore, elle ne pouvait faire que des dupes.

Le XVIIe siècle eut plus de génie que d'érudition ; il mania magistralement la langue, sans s'inquiéter de son origine. Il n'étymologisa guère qu'en la personne de Ménage. Les contemporains virent en lui un nouveau Varron ; peut-être le rappelle-t-il moins par son grand savoir que par sa candeur étymologique. Dans ses *Origines de la langue française*, il se range à l'opinion commune et ramène tout au latin. Quand le latin classique lui manque, il a recours au bas-latin et, en l'absence de celui-ci, il forge lui-même un latin quelconque. On sourit volontiers de ses étymologies à la bonne franquette ; on n'ose les citer, mais on les transcrit. L'école néo-latine suit Diez et Diez suit Ménage. Si bien que sur cent étymologies de l'école néo-latine, il y en a, de compte fait, quatre-vingt-dix de Ménage. Entre elle et lui, il y a cependant une différence : lui y va tout simplement et sans chercher à étayer sa fantaisie ; elle, pédantesquement, hérissée d'une terminologie dogmatique et sans lumière ; il divertit et elle fatigue.

Le XVIIIe siècle, en sa seconde moitié, offre cette bizarrerie qu'il s'efforce d'enfouir le moyen âge social et d'exhumer le moyen âge littéraire. On se jette sur les monuments si longtemps délaissés de notre vieille langue avec cette sorte d'enthousiasme concentré qui caractérise l'érudition ; on les déchiffre, on les annote, on les célèbre. Barbazan, La Curne, Legrand d'Aussy et Roquefort, entre autres, firent des merveilles. Tous sont également persuadés que notre langue est née de la corruption du latin ; ils ne sortent pas de là.

Cependant voici quelque chose de nouveau, mais qui ne vaut pas mieux : c'est une « Académie celtique » qui se fonde en 1805. Avec elle, plus de latin, rien que du celtique : seulement le celtique c'est le bas-breton. L'étrange idée que de prendre pour type du celtique le seul idiome de France qui, avec le basque, ne soit pas proprement celtique ! Aujourd'hui les celtisants dînent et tostent ; jamais ils n'ont montré tant d'esprit. A part cette excentricité bretonnante, tout le monde continue à croire à la latinité du français. Créée en 1821, l'École des Chartes s'em-

presse de la proclamer un axiome, c'est-à-dire une vérité évidente de soi et non démontrable. « Le français est né du latin, dit-elle : ce point a maintenant la force d'un axiome. » Un axiome, non, mais un dogme, et si abstrus qu'il est incompréhensible. Raynouard, qui d'ailleurs partageait l'opinion dominante, sentait si bien sa fragilité qu'il entreprit, toute affaire cessante, de l'asseoir enfin sur des résultats positifs. Il concentra ses recherches sur deux points : la date de l'avènement du roman et les liens syntaxiques qui le rattachaient au latin. Son information terminée, il annonça les deux découvertes suivantes : le roman paraît en l'an mille, et la preuve qu'il vient du latin, c'est qu'il a gardé une trace sensible de la seconde déclinaison latine, ayant une *s* au singulier du substantif et de l'adjectif et n'en ayant pas au pluriel. C'était tout et ce n'était rien. Il ne fut pas difficile de prouver à Raynouard, par des témoignages authentiques et précis, que le roman était antérieur à l'an mille. Il ne le fut pas davantage de lui montrer, manuscrits en main, que sa règle de l'*s* n'était qu'un caprice de copiste. Sa trouvaille était mort-née, et Fauriel, en pleine Sorbonne, la balaya définitivement de la science. L'effort de Raynouard est le dernier que l'on ait fait pour donner à l'hypothèse néo-latine un fondement scientifique. Le néo-latinisme s'est retranché dans sa dignité axiomatique : du sein de son évidence, éclatante pour lui seul, il jouit de son triomphe et ne souffre point qu'on le discute ; à peine fait-il aux dissidents l'honneur de les excommunier. Cette douceur de vie a détruit son énergie ; plus d'activité féconde, plus d'œuvres originales. Que produit-il à cette heure ? De loin en loin, dans ses sanctuaires officiels, il propose une étymologie nouvelle ou encore quelques changements dans la proportion des éléments qui, d'après lui, entrent dans notre idiome. Vers 1860, il y admettait trois sixièmes de latin, un de celtique, un d'allemand et enfin un de grec. Aujourd'hui il dose le pot-pourri tout autrement : cinq sixièmes de latin, un de celtique et d'allemand et, en fait de grec, tout compté, tout rabattu, vingt mots seulement. Ce n'est plus de la fantaisie, c'est de la sénilité.

De Pasquier aux néo-latins d'aujourd'hui, il n'y a que les apparences qui aient changé. Le néo-latinisme a revêtu un luxe de doctrine qui fait illusion ; mais sous ces dehors scientifiques persiste l'originelle précarité du fond : pour être plus imposant, l'édifice n'en est pas plus solide.

II

Le français, l'italien et l'espagnol sont trois grands dialectes de la même langue : témoin la parfaite identité de la plus grande partie de leur vocabulaire et de tout leur système syntaxique. Un peu par inexpérience philologique et beaucoup pour les besoins de sa cause, Henri Estienne les séparait et se trompait.

D'où vient l'identité de ces trois idiomes ? Est-elle le fait de Rome qui aurait imposé aux vaincus l'obligation de parler latin ou faut-il l'attribuer à la commune origine des peuples de l'Italie, de la Gaule et de l'Espagne ?

Que le latin fût la langue officielle de l'empire, c'est incontestable. C'était une nécessité politique et comme le symbole de la souveraineté ; tout conquérant en use de la sorte. La tradition romaine était vétilleuse sur ce point. Elle n'admettait pas qu'un représentant quelconque de la puissance publique s'exprimât autrement qu'en latin, fût-il d'ailleurs en état de parler l'idiome du peuple auquel il s'adressait : de là le nombre prodigieux des interprètes dans l'univers romain.

Pour les actes de la vie civile, le latin fut d'abord la seule langue légale. Mais la raison politique ayant vulgarisé chaque jour davantage le titre de citoyen, le latin ne tarda pas à paraître insuffisant et l'on finit par conférer, du moins dans certains cas, le caractère légal à tous les idiomes. Dès 228, les quatre grandes langues de l'empire : le grec, le punique, le syriaque et le gaulois, étaient reconnues comme langues légales.

Voilà dans quelle mesure Rome imposa le latin aux vaincus ; il n'existe pas un seul texte qui prouve qu'elle soit allée plus loin.

Nul essai de latinisation, nulle propagande: cela n'était point dans le caractère de la domination romaine. Jamais domination ne se montra moins tatillonne et ne s'exerça de plus haut. On sait l'espèce d'autonomie municipale qu'elle respecta là où elle existait et qu'elle suscita là où elle n'existait pas. Elle n'exigeait que deux choses, là-dessus intraitable : la paix et le tribut ou, comme nous disons, l'ordre et l'impôt.

Comment d'ailleurs Rome s'y fût-elle prise pour substituer le latin aux idiomes nationaux? Par la colonisation? Si nombreuses qu'aient été ses colonies, elles étaient comme perdues au milieu des multitudes soumises. Par l'école populaire d'État? L'idée n'en pouvait venir à un cerveau antique, fût-il grec ou romain. A la vérité, chaque pays eut un ou plusieurs centres de culture gréco-latine, sa cité littéraire, son Athènes: l'Afrique avait Carthage ; l'Espagne, Cordoue ; la Gaule, Marseille, Autun, Bordeaux. Mais que pouvaient sur le peuple tous ces professeurs de philosophie, d'éloquence et de grammaire? Absolument rien. C'était une élite instruisant une élite; leur influence était aussi nulle sur les paysans d'alors que celle de nos Facultés sur les paysans d'aujourd'hui. Jamais Rome ne songea à latiniser le monde, et en eût-elle eu la pensée, qu'elle n'en aurait pas eu les moyens: cela était visiblement au-dessus de ses forces.

Oui, mais le monde se latinisa de lui-même? Au fond l'on en revient toujours à la « volontaire contrainte » de Pasquier. Malheureusement ce n'est là qu'une antithèse, et un peu quintessenciée encore, un peu XVIe siècle ; un jeu de mots n'est pas une raison. L'Occident se rua dans la latinité, cela est vrai, mais seulement d'une vérité de surface et comme à fleur de peau. Qui apprit le latin? L'aristocratie de la naissance, de la fortune et du talent, la société, comme nous dirions aujourd'hui : ceux-ci par ambition, pour devenir quelqu'un ou quelque chose ; ceux-là tout simplement par genre. De l'Atlantique à l'Adriatique tous les honnêtes gens parlèrent latin, comme ils parlaient grec de l'Adriatique à l'Euphrate. On ne voit qu'eux, et l'on voit mal : au-dessous de cette élite, il y a la foule, le peuple. Que fit le peuple? Dans une civilisation supérieure, la masse n'est sensible qu'au côté matériel, au bien-être ; cela seul est à sa portée, la touche et l'attire. La paix romaine fut un bienfait pour elle. Elle eut plus d'argent et de besoins, se nourrit, se logea et se vêtit mieux, vécut une vie plus douce. Par là seulement elle devint

latine : elle changea de genre de vie, mais non de langue. Pas un des grands idiomes nationaux ne disparut ; là-dessus les témoignages les plus formels abondent. En Italie, l'on continua à parler gaulois dans le nord, étrusque, ombrien et osque dans le centre, grec dans le sud. L'Afrique méditerranéenne parlait carthaginois et aussi berbère sans doute, du temps de saint Augustin et de Procope ; la Galatie et l'Auvergne parlaient celtique du temps de saint Jérôme et de Sidoine Apollinaire. Le latin domina tout et n'effaça rien. Il en fut de lui comme de toutes les langues officielles modernes : ni le saxon, ni le florentin, ni le castillan n'ont aboli les dialectes sur lesquels ils règnent. Chez nous, sous le dialecte de l'Ile-de-France devenu notre langue nationale, persistent tous les autres dialectes ses frères : dialectes de langue d'oïl, le normand, le picard, etc. ; dialectes de langue d'oc : le provençal, le gascon, etc. Le bon sens et l'histoire protestent à la fois contre la latinisation de l'Occident.

Comment expliquer d'ailleurs que, seuls parmi les peuples conquis, les Italiens, les Gaulois et les Espagnols aient abandonné leurs idiomes pour adopter le latin? Laissons de côté la Bretagne et le monde hellénique. On pourrait dire que l'éloignement sauva l'idiome insulaire. Quant au grec, son incomparable littérature le rendait invincible ; c'est lui qui a pénétré et comme rempli le latin. Mais le berbère, mais le basque, pourquoi auraient-ils résisté lorsque, autour d'eux, succombaient tous les autres idiomes indigènes? L'Afrique fut la première à subir le joug, et elle le porta jusqu'à la fin. La civilisation romaine y réussit admirablement ; il n'y eut pas en Occident un pays plus romain que celui-là. Les empereurs et les lettrés y poussèrent avec une égale abondance et une égale vigueur. C'est sur ces bords méditerranéens que la latinité jeta son dernier éclat : dans l'épuisement du reste de l'Occident, seule l'Afrique romaine pense, parle et écrit, vit intellectuellement. Le latin aurait dû y éteindre tous les idiomes indigènes, et il n'a pas laissé de trace dans le berbère qui est resté aussi pur de latin que s'il n'avait pas subi pendant six siècles le contact et la domination de la latinité. A peine y relève-t-on, à ce qu'on assure, quelques noms de mois plus ou moins latinisés. Pour le basque, c'est plus étrange encore. Les Vascons occupent les deux versants des Pyrénées. Non seulement ils sont aussi soumis que les Espagnols et les Gaulois qui les étreignent, mais ils surpassent les uns et les autres en fidélité,

en loyalisme : longtemps Auguste ne se fia qu'à eux du soin de veiller sur sa personne, et l'on sait qu'un jour, dans la Gaule soulevée, ils sauvèrent les légions d'un désastre. Comment se fait-il donc que les Vascons, qui n'étaient qu'une poignée et comme un débris de peuple, aient défendu leur « euskara » contre le latin, tandis que les Gaulois, la plus grande nation de l'Europe, lui sacrifiaient leur « galou »?

Mais voici qui est tout à fait incompréhensible. Comment les Gaulois, les Espagnols et les Italiens auraient-ils adopté le vocabulaire latin sans adopter en même temps la grammaire latine? Car enfin on a beau subtiliser, ergoter et vétiller, l'on n'arrivera jamais à établir d'une manière sérieuse et acceptable que notre grammaire est née de la grammaire latine. Entre la syntaxe latine et la nôtre, il y a un abîme qu'aucun effort philologique ne saurait combler; elles sont non seulement différentes, mais contradictoires. Le latin décline ses mots et conjugue ses verbes au moyen de flexions, et le français remplace les flexions par des prépositions dans les mots et par des auxiliaires dans les verbes. Le latin est une langue oblique et synthétique; le français, l'italien et l'espagnol sont des langues directes et analytiques. Comment ceci peut-il sortir de cela?

Tout esprit libre et sans parti pris, respectueux des lois de la logique et des témoignages de l'histoire, est nécessairement conduit aux conclusions suivantes :

1° Rome imposa le latin comme langue officielle et légale, mais sa politique large et avisée ne tenta jamais d'en faire la langue usuelle et maternelle des vaincus; du reste elle n'y eût point réussi.

2° Sous le latin, langue d'État et langue de l'élite occidentale, tous les grands idiomes nationaux, avec leurs innombrables dialectes, continuèrent à être parlés par le peuple : le gaulois, l'italiote et l'espagnol comme le basque et le berbère.

3° Si le français, l'italien et l'espagnol présentent plus de mots latins, c'est que les peuples qui les parlent furent originairement apparentés à celui du Latium, et qu'en raison de cette parenté leurs idiomes, outre leur fonds latin primitif, offrirent plus de prise au latin de la conquête.

4° Ce n'est point la latinité romaine et conquérante qui a fait l'unité de vocabulaire et de syntaxe des langues dites néo-latines, mais la communauté de race des peuples qui les parlent.

A tout cela l'on répond : Vous avez beau invoquer la logique

et l'histoire, le fait philologique domine la question et le fait philologique prouve l'origine latine du français, de l'italien et de l'espagnol.

Assurément le fait philologique serait décisif s'il était bien et dûment établi, mais il ne l'est pas du tout. Avec toutes les subtilités du monde, le néo-latinisme n'arrive en réalité qu'à constater cette vérité banale, à savoir qu'il y a une assez grande quantité de mots latins dans notre langue.

Mais quant au fond de notre vocabulaire, mais quant à notre syntaxe, il lui est impossible de les rattacher au latin; toute l'ingéniosité de ses trucs étymologiques, phonétiques et autres ne lui sert de rien.

Pour faire entrer dans la latinité notre idiome récalcitrant, on frappe en quelque sorte jusqu'aux fausses portes du latin. On s'est d'abord adressé au bas-latin, ensuite au latin fictif, et enfin au latin vulgaire. Par le bas-latin et le latin fictif, on opère sur les mots ou le vocabulaire; par le latin vulgaire, sur la phrase ou la syntaxe.

Qu'est-ce que le bas-latin? Pour être d'un usage général, les termes de haut et de bas appliqués à un idiome n'en sont pas, ce semble, plus exacts. Si l'on ne s'en servait que pour exprimer les deux âges extrêmes d'une langue morte, son enfance et sa vieillesse, par rapport à sa maturité, passe encore : c'est une métaphore comme une autre. Mais on attache à haut l'idée d'informité, et à bas l'idée de « déformité », de décadence et de décomposition : dans bas-grec et bas-latin, c'est l'idée de corruption qui domine. Est-ce bien juste? Une littérature peut avoir des hauts et des bas, mais on ne conçoit guère une langue haute ou basse : car, à quelque moment qu'on la prenne, elle est également parfaite, puisqu'elle suffit au peuple qui s'en sert. Tant qu'elle vit, elle change : la vie, c'est le changement, mais le changement n'est pas la corruption. Une langue ne se corrompt pas : ou elle évolue, ou elle meurt tout entière avec la race qui la parle, ou, si elle laisse une littérature, elle se survit en elle, sorte de momie littéraire. La plus surprenante évolution linguistique que l'on puisse imaginer est celle par laquelle le néo-latinisme transforme le bas-latin en langues néo-latines. Il appelle bas-latin le latin de cette période chaotique qui s'étend du ve au IXe siècle : manipulé par l'instinct des masses, il sortit du laboratoire populaire distillé en italien, en français et en espagnol. De

ce latin décomposé seraient venus, par *antianus, bassus, bladum, boscum, brocca, molinus, scabinus, curatus, tortus,* etc., les mots *ancien, bas, blé, bois, broche, moulin, échevin, curé, tort* (dommage), etc. Seulement, si décomposé qu'on le suppose, encore faudrait-il que le bas-latin se retrouvât dans le latin d'une façon au moins embryonnaire. Or, tout le monde sait qu'il n'existe pas dans le latin de germes quelconques d'où aient pu sortir *antianus, bassus, bladum,* etc. Tous ces mots, et des centaines d'autres, sont tout bonnement du gaulois latinisé par la clergie. Grattez le bas-latin, vous trouvez le gaulois.

Le latin fictif est bien nommé : c'est une pure fiction philologique. Très commode, il est très employé. Il sert principalement à se tirer d'embarras sans compromettre l'autorité de certaines règles tenues pour infaillibles. Telle forme française ne peut et ne doit venir que de telle forme latine. Cette forme latine manque-t-elle, on la forge, et l'honneur des principes est sauf. Ainsi, pour justifier *pareil, ornière, ourlet, orage, sénevé, soulier, rouille, piteux, ogive, octroyer, hausser, abîme,* etc., on invente *pariculus, orbitoria, orula, auraticum, sinapillus, solarium, rubigula, pietosus, augiva, auctoricare, altiare, abissimus,* etc. L'habitude de feindre est devenue si naturelle qu'on feint uniquement pour le plaisir de feindre. Par exemple, on dérive *pucelle,* qui est le latin *pulcella,* littéralement conservé par l'italien, du fictif *pullicella;* — *rebrousser,* qui est *revorsare,* de *brosse,* et *brosse* de l'ancien haut-allemand *burst;* — *garenne,* qui est *harena,* le même qu'*arena,* du haut-allemand *waron,* prendre garde; — *messe,* qui est *mesa,* ancienne forme de *mensa* (table, repas), de *missa,* participe passé de *mitto,* etc. On pousse la fiction jusqu'à des joyeusetés dans le goût de celles-ci : *requin,* de *requiem,* « à cause qu'il n'y a plus à dire qu'un *requiem,* pour celui qu'un requin saisit »; — *panser,* de *penser,* parce que « pour panser quelqu'un ou quelque chose, il faut d'abord y penser »; — *tuer,* de *tutari,* parce que, à force de protéger, on étouffe, on tue; — *agassin* (bouton de vigne), d'*agacer,* parce que ce bouton « a quelque chose de hardi et qui provoque »; — *celui,* de *ecce hoc illum,* etc.

Venons au latin vulgaire. Qu'il ait existé un latin vulgaire, c'est évident; il n'y a pas de langue littéraire sans patois. L'élite et la foule ont toujours parlé différemment le même idiome; du latin d'un paysan de la campagne romaine au latin de Cicéron

il y avait autant de distance qu'il y en a du français d'un maraîcher de la banlieue parisienne au français d'un académicien. Mais ce latin moins correct et moins élégant n'est pas du tout ce qu'on entend par latin vulgaire. C'est tout un roman que le latin vulgaire du néo-latinisme; en voici l'analyse. Le latin vulgaire était une langue, le latin littéraire une autre. Tout les séparait, le vocabulaire et la syntaxe; ils étaient inintelligibles l'un pour l'autre. Le premier était l'idiome indigène et naturel du Latium. Lettrés ou illettrés, tous les Romains s'en servaient également et uniquement dans la vie ordinaire : c'était le parler de tous les jours et de toutes les heures. Le latin littéraire n'était qu'une langue de convention et d'apparat, toute grecque, par conséquent ignorée du peuple et connue des seuls lettrés. Il naît avec les premiers poètes, serviles imitateurs de la Grèce, jette tout son éclat au siècle d'Auguste, décline ensuite et disparaît avec l'empire, supplanté par le latin vulgaire. Celui-ci, léger et court vêtu, courait depuis longtemps le monde : du Latium, son berceau, il avait envahi l'Italie, la Gaule, l'Espagne et l'Afrique. Point d'entraves pour retarder sa marche : ni mots composés, ni flexions compliquées, ni inversions tortueuses, mais des vocables simples et une syntaxe alerte, de petites prépositions et de petits auxiliaires, une phrase brève et rectiligne, courant droit devant elle comme la pensée vole. C'est la langue populaire par excellence. L'Occident lui fait fête; tous les peuples l'adoptent et en oublient leurs idiomes. Vainqueur des multitudes, il entame le latin littéraire et précipite sa décadence. Il perce dans les rustiques solécismes de l'Echion de Pétrone, paraît dans l'africanisme d'Apulée, éclate dans le néologisme d'Ammien-Marcellin et triomphe dans la barbarie de Grégoire de Tours, qui est déjà du roman, c'est-à-dire du français, de l'italien et de l'espagnol. Le latin vulgaire est le véritable père des langues néo-latines.

Telle est en substance cette fantaisie philologique. Là où il n'y a rien, la critique perd son droit.

Faire du latin littéraire et du tatin vulgaire deux langues autonomes, indépendantes l'une de l'autre, est une absurdité. Une langue factice et de pure convention, une langue en l'air et sans racines populaires, comme l'eût été le latin littéraire, ne peut se concevoir que comme langue de caste, et il n'y avait pas de caste à Rome. De l'antique « Chant des frères arvales » où il n'y a pas d'article, mais où il y a des flexions, jusqu'au dernier des écrivains

latins, le latin se déroule à travers les âges toujours semblable à lui-même par le fond de son vocabulaire et de sa grammaire, mais se modifiant sans cesse avec le caractère de la civilisation et le tempérament du génie : toujours littéraire sous la plume et sur les lèvres de l'élite; toujours patois, mais patois latin, dans la bouche du peuple.

Cependant, si romanesque qu'elle soit, l'idée de dériver les trois grands idiomes méditerranéens non plus du latin littéraire, le seul que nous connaissions, mais d'un latin vulgaire hypothétique et qui n'aurait plus rien de latin, cette idée n'en est pas moins infiniment intéressante et significative comme symptôme : elle indique, en effet, chez certains partisans du néo-latinisme, une sorte d'inquiétude et comme un commencement de doute. Ils n'ont plus la même foi sereine et imperturbable en leur système : ils en entrevoient l'inanité; ils sont las et un peu honteux de ce fond de subtilités sur lequel il repose; ils voudraient lui donner une plus ferme base. Surtout l'incompatibilité qui existe entre la syntaxe latine et la nôtre les tourmente : le moyen de faire naître celle-ci de celle-là et de leur découvrir un certain air de famille? La syntaxe littéraire étant décidément inconciliable, on imagine une syntaxe vulgaire. Comme elle n'a pas laissé de trace par l'excellente raison qu'elle n'a jamais existé, on peut prendre avec elle toutes les libertés : on lui prête un article, on lui refuse des flexions, on la crée en un mot à l'image de la syntaxe des langues sœurs dont on veut qu'elle soit l'original. En vérité, tout cela ne vaut pas qu'on s'y arrête. D'abord il n'y a jamais eu de syntaxe latine vulgaire au sens où on l'entend. Ensuite, aurait-elle existé, que la difficulté serait la même que pour la syntaxe littéraire : comment aurait-elle pu se substituer à la syntaxe nationale et se maintenir en outre invariablement uniforme de l'Adriatique à l'Océan? Enfin tout ce qui est incontestablement latin dans les langues méditerranéennes est du pur latin littéraire : par où tant de mots littéraires ont passé, pourquoi la syntaxe littéraire n'aurait-elle point passé?

Le latin vulgaire est une fantaisie en pure perte : il ne remédie à aucune difficulté, à aucune invraisemblance, à aucune impossibilité; il ne sert à rien du tout.

Avant d'en venir à cette extrémité, avant d'imaginer un latin vulgaire radicalement différent du latin littéraire, le néo-latinisme avait distingué dans le latin des termes littéraires et des

termes populaires. Ceci est un truisme. Il n'y a pas de langue où tous les mots conviennent à toutes les classes non plus qu'à tous les styles. Ni l'ode et la satire, ni la tragédie et la comédie, ni surtout la bonne compagnie et l'autre, ne parlent le même langage : est-ce à dire qu'elles ne parlent pas la même langue? Chaque idiome a ses mots plus nobles, plus familiers, plus populaires ou plus bas ; tout le monde sent cela d'instinct pour sa langue maternelle. Mais la distinction est plus épineuse pour les langues mortes en général et pour le latin en particulier. Pour montrer, par la présence dans notre langue de *cheval*, *feu*, *jeu*, *bouche*, *battre*, *manger*, etc., que le vocabulaire des langues sœurs procède principalement du latin populaire, le néo-latinisme assure que *caballus*, *focus*, *jocus*, *bucca*, *batuere*, *manducare*, etc., étaient populaires, tandis que leurs synonymes *equus*, *ignis*, *ludus*, *os*, *verberare*, *edere*, etc., étaient littéraires. C'est une erreur : tous ces prétendus termes populaires appartiennent à la latinité la plus pure et la plus classique. Il est même remarquable qu'au meilleur temps de la langue *caballus* n'était guère usité qu'en poésie. Pourquoi l'Occident préféra-t-il le poétique *caballus* au prosaïque *equus?* Je n'en sais rien, ni personne. De fait, l'Occident n'avait rien du tout à préférer; il possédait *cheval* et *cavale*, c'est-à-dire le grec καβάλλης, en autant de formes qu'il y avait de dialectes de l'Océan à l'Adriatique, comme il possédait *ive* (jument), c'est-à-dire le grec ἵππος : qu'avait-il à faire de *caballus* et d'*equus*, qui ne sont que les formes latines de ces mêmes mots grecs? Ce qu'il y a de certain, c'est que, littéraires ou populaires, tous les mots véritablement latins de notre langue sautent d'abord aux yeux. Il n'est pas nécessaire d'aller au devin ou à l'étymologiste pour savoir que temple, monument, exemple, etc., viennent de *templum, monumentum*, *exemplum*, etc. Il est vrai que ces mots sont relativement peu nombreux et que si le néo-latinisme se bornait à proclamer leur évidente latinité, il n'y aurait plus de néo-latinisme. En résumé, le bas-latin, le latin fictif et le latin vulgaire ne sont que de misérables expédients imaginés par l'école néo-latine pour couvrir l'impuissance de son système.

La réalité historique et philologique est plus simple et plus lumineuse que toutes ces fantasmagoriques théories.

Sur les ruines de l'Occident romain, trois forces restèrent debout : des poignées d'envahisseurs, les multitudes indigènes et l'Église dominant les uns et les autres. Les barbares, une

énergie inculte et incohérente, quoique déjà frottés de civilisation par leur long contact avec Rome, comme ennemis ou comme auxiliaires, n'établissent leur empire qu'en l'adaptant pour ainsi dire au sol. Ébranlées mais indéracinables, les masses populaires se raffermissent, imposent leur organisation, leurs mœurs et leurs idiomes : le germain authentique est une rareté dans notre langue. L'Église est l'âme de ce pêle-mêle et ordonne ce chaos. Elle a hérité de Rome la tradition administrative, juridique et littéraire; elle est l'élite nouvelle, le savoir, la « clergie ». Le latin est sa langue officielle et littéraire : c'est en latin qu'elle légifère dans les conciles et les assemblées politiques; c'est en latin qu'elle commente les Écritures, combat l'hérésie, écrit l'histoire, la chronique ou la légende. Ce latin n'est plus du latin classique; soit! mais c'est parfaitement du latin. Grégoire de Tours, dont on veut faire une sorte d'écrivain roman, est plus près de Suétone que celui-ci ne l'est des *Lois des douze tables*. Le latin ecclésiastique remplit, comme langue officielle et littéraire de l'Occident, l'immense interrègne qui commence à la chute de l'empire et finit à l'avènement des idiomes modernes. Mais pendant que seul il s'écrit, tous les idiomes nationaux se parlent, comme ils se parlaient sous l'empire. Ils se parlent si bien que l'Église ne cesse de recommander à ses prêtres de prêcher la multitude dans son « parler rustique », c'est-à-dire dans son dialecte national. Je dis dialecte national et non patois latin : car si la foule eût été capable de comprendre un patois latin, elle l'eût été de comprendre le latin ecclésiastique. L'indigène de Tusculanum pouvait, quoi qu'on dise, converser en son patois avec l'auteur des *Tusculanes*.

Le système administratif impérial avait survécu à l'empire; la cité était restée l'unité primordiale. L'évêque s'y établit d'abord : dans l'universelle anarchie, il en devint le défenseur naturel et comme le premier magistrat moral. Le diocèse se greffe sur la cité; leurs limites se confondent. Chez nous, jusqu'à la fin du siècle dernier, l'étendue de l'un représente assez exactement celle de l'autre. Autant de cités ou de diocèses, autant de dialectes, enfants de la même langue mère. Longtemps, peut-être jusqu'au IXe siècle, la partie cultivée du chef-lieu comprit le latin et l'évêque lui parla cette langue; mais la masse urbaine et surtout rustique n'entendait que son idiome naturel : pour évangéliser le peuple, le prêtre adopta le parler populaire. Ce qui se

passe encore aujourd'hui dans notre Midi peut nous donner une idée de ce qui dut se passer alors : après tant de siècles de domination du français, la chaire villageoise continue à parler bigourdan en Bigorre et béarnais en Béarn. C'est à cette époque tardive, à ce contact incessant et comme à cette intimité de l'Église et du peuple qu'il faut surtout rapporter cette couche de latinité qui paraît d'abord dans les idiomes méditerranéens. Dans la cité Rome impériale ne voyait que la classe dirigeante, responsable de l'ordre et de l'impôt; elle n'avait point de commerce avec les masses populaires. L'Église, au contraire, parle à tous et prodigue son intensive culture à la foule comme à l'élite : de sa langue officielle rejaillirent sur les dialectes nationaux, encore sensibles et pénétrables, quantité de mots latins qui s'y incorporèrent. Mais si le latin ecclésiastique éclabousse l'idiome indigène, celui-ci le lui rend au centuple. Chaque jour plus vigoureux, il l'envahit et le pénètre à son tour : de là ce bas-latin qui n'est pas du tout du latin, mais du gaulois traduit en latin et parfaitement reconnaissable sous son déguisement. Vient enfin le moment où les dialectes nationaux débordent de toutes parts, chassent le latin ecclésiastique de l'usage et l'exproprient en quelque sorte de la vie. Il traîne encore quelque temps, étranger au monde et purement scolastique. La Renaissance l'achève : le lettré remonte droit au latin classique, l'apprend et l'écrit, s'en sert comme d'une langue sacrée pour parler à ses pairs. Langue de collège et d'humaniste, le latin n'est plus qu'une langue morte. A partir du xve siècle, il n'entre plus de latin dans notre langue que par l'intermédiaire des lettrés ou des savants : de populaire qu'elle était, l'importation devint uniquement littéraire et scientifique.

Jusqu'à l'établissement des langues nationales, les dialectes indigènes vécurent sur le pied de l'égalité; ils régnaient souverainement dans leurs antiques domaines. Certains eurent leur moment d'éclat et d'expansion, préférés au dehors comme plus littéraires : tel le provençal, qui franchit les Alpes et les Pyrénées, imposa son éphémère domination aux dialectes nationaux d'Italie et d'Espagne ; tel encore et surtout le dialecte de l'Ile-de-France, qui, dès la seconde moitié du xiiie siècle, prélude en quelque sorte à son universalité. La France, au temps de Louis IX, connut une puissance extérieure qu'elle n'a plus revue qu'en 1700, sous Louis XIV, et en 1810, sous Napoléon. Les Français

étaient partout, en Syrie, en Chypre, en Arménie, à Constantinople, à Athènes, à Naples, en Navarre, en Hongrie; la Méditerranée était littéralement un lac français, et l'un de nos plus exacts historiens a pu écrire que « l'on pouvait aller, pour ainsi dire, de Paris à Jérusalem en ne marchant que sur des terres françaises ». Cette suprématie de la France et les merveilleuses qualités de son dialecte « royal » propagèrent à l'étranger, parmi les lettrés et les cours, l'usage du français, « parce que, dit Brunetto Latini, la parlure en est plus delittable et plus commune à toutes gens ». Que de mots gaulois du midi et surtout du nord de la France coururent le monde au moyen âge et envahirent les idiomes étrangers où le néo-latinisme va les relancer aujourd'hui pour en faire les pères de notre français dont ils ne sont eux-mêmes que les fils abâtardis par l'exil! Ainsi auberge, heaume, budget, les points cardinaux, etc.

Le morcellement dialectique répondait au morcellement politique des nations encore mal jointes dans leur vague unité de race. Lorsqu'elles se furent resserrées et fondues, les langues nationales, devenues nécessaires, surgirent d'elles-mêmes. Les hasards de la politique ou d'une culture plus avancée désignèrent les dialectes dominateurs : le français de l'Ile-de-France, le florentin et le castillan, aujourd'hui langues nationales, ne sont que des dialectes arrivés. La langue nationale établie, tous les autres dialectes, hier ses égaux, tombèrent au rang de patois. Mais ils n'en subsistent pas moins, malgré leur déchéance. Ni l'école, ni le livre, ni le journal ne les entament; comme la plante, ils vivent de la terre maternelle. Arrêtés dans leur développement, sans littérature ni culture d'aucune sorte, immobiles dans leur archaïsme, ils gardent plus intacts, plus sincères et plus transparents les communs éléments de l'idiome primitif; ils sont les derniers témoins et la meilleure clef du parler des ancêtres.

III

M. Adolphe Granier de Cassagnac publia en 1872 une *Histoire des origines de la langue française*. C'est un travail infiniment étudié, d'un bon sens magistral et d'une érudition merveilleuse, le plus complet, je crois, et le plus décisif qui ait été fait contre le néo-latinisme. Celui-ci se hâta d'en rougir au nom de la philologie française et s'en tint là; c'était plus commode que de le prendre corps à corps et de le réfuter. Ce systématique haussement d'épaules, aussi humain qu'inoffensif, ne nuisit point à la fortune du livre qui a été aussi lu que peut l'être un livre de ce genre. La foi néo-latine de plus d'un croyant en a été singulièrement troublée, et quant aux lettrés indépendants, ils en considèrent la thèse ceux-là comme la seule vraisemblable et ceux-ci comme la seule vraie. Non que tout soit irréprochable dans cette œuvre, à qui veut y regarder de près, et qu'il ne s'y rencontre même de rares endroits franchement mauvais. L'auteur, il faut l'avouer, traite les textes avec quelque licence : il lui arrive de les tirer à lui, soit en les entendant mal, soit en leur faisant dire plus qu'ils ne disent en effet; il semble en général qu'il soit plus sensible à la quantité qu'à la qualité des témoignages, s'encombrant de citations ou obscures ou insignifiantes dont il n'avait que faire. Çà et là encore, sa science grammaticale paraît un peu courte. Peut-être aussi voit-il trop de gascon dans certaines inscriptions italiotes. Mais ce ne sont là que de menues faiblesses et qui n'entament pas la solidité du gros œuvre. Ce qui est tout à fait mauvais, c'est le chapitre où il s'efforce d'établir une différence originelle et radicale entre le latin de Rome

et celui du Latium : ce dernier, à l'en croire, seul indigène et national; l'autre, celui de Rome, étranger et d'importation hellénique. Cette hypothèse est aussi insoutenable que celle du latin vulgaire du néo-latinisme qui n'en est, d'ailleurs, qu'une variante. Historiquement, la « république du nom latin », comme l'appelle Tite-Live, c'est-à-dire tous les peuples du Latium, y compris le peuple romain, parlaient différents dialectes de la même langue latine; ils se comprenaient parfaitement entre eux. Philologiquement, il saute aux yeux, par tout ce qui nous reste de plus vieux textes latins, que de ce latin primitif dérive le latin classique et que la langue de Cicéron et de Tacite procède de celle de Fabius Pictor et de Livius Andronicus aussi naturellement que le français de Bossuet et de Voltaire découle de celui des trouvères. Ce qui est vrai, c'est que la suprématie politique de Rome amena celle de son dialecte et que celui-ci devint la langue officielle de tout le Latium d'abord, ensuite de toute l'Italie et enfin de tout l'univers romain. Muratori a dit : « Je suis forcé de reconnaître qu'en remontant de plus de mille ans en arrière, il y avait en Italie une langue vulgaire différente du latin et divisée en ces nombreux dialectes que nous y voyons encore. » Voilà la vérité historique et philologique. Ce « vulgaire » italien, étranger au latin par son vocabulaire et par sa syntaxe, faisait partie de la grande langue populaire qui dominait en Occident : il en était, avec le gaulois et l'espagnol, l'un des trois principaux dialectes, et ces trois dialectes frères ont produit les trois langues sœurs.

A part cette malencontreuse distinction entre le latin de Rome et celui du Latium, qui n'est du reste qu'un hors-d'œuvre dans sa thèse, M. Granier de Cassagnac mène sa démonstration avec une verve de logique et d'érudition absolument convaincante. Il n'omet ni une raison, ni un fait, ni un texte, et de cette surabondance de preuves il tire cette conclusion dont l'évidence s'impose : loin d'être des langues néo-latines, le français, l'italien et l'espagnol continuent les idiomes antiques de la Gaule, de l'Italie et de l'Espagne.

Arrivé là, l'auteur s'arrête ; il ne fouille point dans les entrailles des langues sœurs pour y découvrir le secret de leur origine ou de leur parentage. Peut-être s'est-il abstenu prudemment de cette recherche, n'étant pas assez bien outillé, ce semble, pour la mener à bien. Mais voici que son point d'arrivée est devenu le point de départ d'un véritable philologue.

Le français c'est du gaulois, mais qu'est-ce que le gaulois? M. l'abbé Espagnolle a méthodiquement dépouillé le vocabulaire ancien et moderne de notre idiome, prenant chaque mot à part et remontant à travers la poussière et l'usure des siècles jusqu'à ses éléments essentiels : de cette grande information étymologique aussi sincère que savante, il a rapporté la conviction raisonnée que le fond du français, par conséquent de l'italien et de l'espagnol, était grec. Que vaut cette thèse ? Je l'avoue, au milieu du néo-latinisme qui nous enveloppe, elle tombe comme une excentricité. Cette excentricité cependant, toujours, depuis qu'on fait de la philologie, des érudits du premier ordre s'en sont rendus coupables, et cela donne d'abord à réfléchir. Dom Martin écrivait au siècle dernier : « Qu'on étudie sérieusement la langue des Celtes et celle des anciens Grecs, on ne trouvera guère de différence de l'une à l'autre que celle qui provient de la nature des dialectes. » M. Espagnolle ne dit pas autre chose, et ce qui fait, en somme, l'unique mais essentielle nouveauté de sa thèse, c'est qu'il la démontre, et avec une telle abondance de faits qu'il la rend plausible.

M. Espagnolle a publié jusqu'ici deux ouvrages : l'*Origine du français* et la *Clef du vieux français*, d'inégale étendue, mais d'égale valeur. Il est évident, à le lire, qu'il connaît tous les secrets de la méthode linguistique et qu'en particulier il n'ignore rien du néo-latinisme ; il en sait par cœur les maîtres et les disciples, ce qu'ils enseignent de meilleur et ce qu'ils pratiquent de pire : il n'est jamais dupe du savoir d'autrui et il l'est rarement du sien. Il possède, en outre, le grec et le latin, ce qui n'est pas, comme on pourrait le croire, chose ordinaire et commune chez les étymologistes de métier. Il les sait, non pas à la manière du simple humaniste qui se cantonne dans le beau classique, uniquement préoccupé de jouir et d'admirer, mais en érudit et comme en glossateur, curieux des mots et des formes archaïques ou dialectiques, attentif à toutes les raretés, les pénétrant et maniant avec une réelle maîtrise. Il y a du scoliaste chez lui : il est de la fureteuse famille des Pollux, des Athénée et des Hésychius, dont il a su tirer un si merveilleux profit. En dehors de ce grec d'à côté, très réel et très vivant en son obscurité populaire, mais qui eût embarrassé Platon, il n'invoque guère que la vieille langue homérique, langue composite, à ce qu'il semble, et faite de toutes les sonorités de l'organe hellénique.

Enfin, l'auteur de l'*Origine du français* connaît d'une manière intime et pratique plusieurs de nos grands patois, et c'est là un avantage inappréciable. J'estime que la possession en quelque sorte maternelle d'un patois, c'est-à-dire d'une langue qui se parle et ne s'écrit pas, par conséquent insaisissable en sa mobile diversité, est indispensable au philologue ; sans cela, si savant qu'il soit d'ailleurs, il garde un air gauche en linguistique, empêtré dans les règles et déconcerté par les caprices de l'usage. Or, un patois ne s'apprend pas ; pour le savoir, il faut l'avoir parlé d'abord. A la vérité, l'on en fait des grammaires, mais les meilleures ne valent rien. De sa physionomie générale le trait le plus caractéristique leur échappe : elles ne sauraient fixer son ondoyant individualisme. Seules les langues littéraires ont une grammaire parce que, jusqu'aux moindres nuances, tout chez elles est arrêté ; tout ce qui s'écarte de la règle est barbarisme ou solécisme, mauvaise orthographe ou mauvaise prononciation. Au contraire, le même patois change non seulement d'un lieu à un autre, mais d'une personne à une autre ; il est en quelque sorte personnel : celui qui parle peut modifier à son gré la physionomie du mot, son accent et jusqu'à certains de ses éléments, sa terminaison, par exemple, sans cesser d'être intelligible et correct. On peut pécher contre le génie d'un patois, mais non contre ses règles qui n'existent pas. Le spectacle de cette extraordinaire élasticité affine étonnamment le sens philologique : il en arrive à percevoir une infinité de rapports si délicats et si ténus, quoique très naturels, que tous les principes du monde n'eussent pu les lui révéler. En linguistique comme en tout, il y a quelque chose qui vaut mieux que la grossière et rigide méthode : c'est l'instinct, plus sûr que le savoir. Ajoutons qu'à la lumière du présent le passé s'éclaire et semble revivre, car la nature ne change guère : au-dessous des dialectes littéraires de la Grèce et de la langue commune qui en sortit se parlaient d'innombrables patois, aussi archaïques, aussi francs de règles, aussi flottants et incertains que les nôtres. Les lexicographes en ont sauvé quelques débris, et ces mots ont paru si étranges, si peu grecs, que la critique moderne, en cela plus téméraire qu'avisée, a décidé que ce devaient être des fautes de copiste : c'est tout simplement du patois grec.

C'est à cette habitude des patois que M. Espagnolle doit ce sentiment à la fois si fin et si juste de l'étymologie. C'est mer-

veille, en effet, de le voir suivre la piste du mot primitif à travers les permutations des lettres, les renversements des syllabes et les vicissitudes de l'orthographe et de la prononciation. Une si grande dextérité inquiète d'abord, mais il s'entoure de tant de lumière, de raisons et de faits, il justifie si pleinement son jeu, qu'on ne tarde pas à se rendre à l'évidente exactitude de sa manière, surtout si l'on compare le bonheur de la plupart de ses étymologies à l'invraisemblance de celles de l'école néo-latine, d'ailleurs bien autrement tourmentées en leur incohérence.

Ce sont encore les patois qui, avec le vieux français, fournissent à notre étymologiste la preuve la meilleure, la plus éclatante et la plus irréfutable, de la grécité de notre idiome. On trouve à la fin de chacun des trois volumes de l'*Origine du français* des appendices que je serais tenté de préférer à l'ouvrage lui-même. Là se voient de longues listes de mots tirés de nos patois et de notre vieille langue, qui sont incontestablement grecs; ce n'est plus de la dérivation, mais, à la terminaison près, de l'identité. Tels les mots pyrénéens *artou* (pain), *aristao* (bien manger), *ara* (maintenant), *broucha* (sorcière), *cara* (visage), *cop* (coup), *coudounhia* (coing), *crida* (crier), *esperaca* (déchirer). *esquia* (reins), *esquilla* (ôter l'enveloppe), *esquiro* (écureuil), *houruca* (fouiller), *oera* (regarde), *patac* (coup), *peberi* (poivre), etc., c'est-à-dire le grec ἄρτος, ἀριστάω, ἀρά, βρύκα, κάρα, κόπος, κυδώνιον, κρίζω, ἐσπάραχα, ἰσχίον, σκύλλω, σκίουρος, ὤρυχα, ὅρα, πάταγος, πέπερι, etc.; tels encore les trois verbes essentiels *ada* (chanter), *bada* et *lala* (parler), soit ᾄδω, βάδδω (dorien, pour βάζω) et λαλῶ. Quant à notre vieille langue, le grec y est si abondant et si intact, si littéral en quelque sorte, qu'il est impossible de le méconnaître. Quelque septicisme qu'on professe en matière étymologique, on ne voit point pour quelle valable raison l'on pourrait rejeter la grécité de termes comme ceux-ci : *blat* (blé) βλάττα; *caue* (chouette) καύηξ; *abate* (inaccessible), ἄβατον; *cole* (bile), χόλος; *ache* (douleur), ἄχος; *anier* (ennuyer), ἀνιῶ; *basquiner* (ensorceler), βασκαίνω; *baucale* (vase), βαυκάλιον; *bricon* (mauvais sujet), βρικόν; *bruer* (couler), βρύω; *bosc* (bois), βόσκη; *cacon* (vilain, lâche), κακόν; *cadon* (vase), κάδον, etc. Il y a dans le vieux français des milliers de mots aussi manifestement grecs que ceux-là. Comment ne s'en était-on pas encore aperçu? A la vérité, Ampère avait dit un peu vaguement et par divination, ce semble, plutôt que pour l'avoir constaté : « Remarquez que, plus on se rapproche des origines de

notre langue, plus ses analogies avec le grec augmentent. » Mais on ne releva point l'indication ; personne n'y alla voir et ne fit d'enquête là-dessus. C'est qu'il n'y a guère que le néo-latinisme qui étymologise et l'on sait qu'il interdit au grec l'entrée de notre idiome.

Il est regrettable que M. Espagnolle n'ait pas commencé par le vieux français la démonstration de sa thèse : la preuve eût été, sinon plus décisive, du moins plus sensible et comme flagrante, notre vieux vocabulaire dénonçant d'abord son origine grecque. Prenons, par exemple, le mot *raifort*. L'école néo-latine le dérive couramment de *radix fortis*, ou encore de *raiz* et de *fort*, qui en est censé la traduction. Seulement nos pères ne disaient pas *raifort*, mais *rafan*, *rafane* ou *rafanelle*, qui est le grec ῥάφανος. Voilà donc le vrai mot et la vraie étymologie, et c'est évidemment de là qu'il faut partir pour arriver à raifort. Le second *a* s'est changé en *au*, ce qui est fréquent : on écrivait et l'on prononçait indifféremment *Afrique* et *Aufrique*, *bâfrer* et *baufrer*, etc. L'*n* finale est devenue *r*, ce qui est non moins fréquent. On a ainsi rafor ou raifor. Ajoutons que les dialectes pyrénéens confirment le vieux français : ils disent, en effet, *rafiat*, *arrafiat*, *arrafen*, *arrafou*, et il n'y a pas trace de *radix fortis* en tout cela. L'auteur a reconnu lui-même, mais trop tard et déjà en plein travail, qu'il eût mieux fait de s'attaquer d'abord à notre vieille langue. Cela paraît dans la belle introduction de son ouvrage où il dit excellemment : « Quant au français classique, usuel, qui s'écrit et se parle, il est vrai qu'il y faut regarder à deux fois pour y voir du grec. Quatre siècles de primauté, de culture, et en quelque sorte d'entraînement, lui ont donné une allure originale qui n'est pas plus latine qu'elle n'est grecque, qui est française. » Et tout à l'heure, dans un remarquable spécimen de l'*Origine de notre vieille langue ou du galou*, il ajoutait d'une manière encore plus explicite : « Cependant, il faut le reconnaître, le français usuel est si éloigné, si détaché et si indépendant de ses origines, une sorte de culture intensive lui a donné une physionomie si profondément originale, qu'à le regarder l'on ne voit d'abord que lui : le grec n'y saute point aux yeux et, pour l'y découvrir, il faut le chercher et pour ainsi dire l'exhumer. » On ne saurait avouer plus franchement que si le grec s'aperçoit à l'œil nu dans le vieux français, il est beaucoup moins apparent dans le français moderne.

Aussi l'*Origine du français* cause-t-elle au premier abord quelque surprise. L'exhumation ne va pas toute seule, et cela se comprend de reste : le sens et la forme des mots ont reçu tant d'accrocs à travers les siècles, que les liens qui les rattachent à l'hellénisme sont parfois d'une excessive ténuité. Cette recherche du « filet à lier » est fort délicate ; il en faut bien venir, quoi qu'on fasse, à certains biais et à certaines subtilités inévitables, et cet artifice, si nécessaire et si bien justifié qu'il soit d'ailleurs, devient aisément suspect. Ajoutez à cela la nouveauté de la thèse. On a beau se dire que le néo-latinisme est une chimère et qu'il a contre lui le bon sens, l'histoire et la philologie, il y a loin de la négation de notre latinité à l'affirmation de notre gréité. L'esprit hésite, un peu déconcerté : il veut voir et toucher ; il réclame comme un abus d'évidence.

Certes, si l'on ne regardait qu'à la quantité, l'*Origine du français* aurait de quoi contenter les plus difficiles. Certains même reprochent à son auteur d'avoir découvert trop de grec dans notre langue ; ils en eussent admis beaucoup, infiniment plus que l'étroitesse néo-latine, mais trois volumes d'étymologies grecques, les deux tiers au moins de notre vocabulaire, cela les effraie. Il est vrai que notre étymologiste répond avec autant de sens que d'esprit : « Cette surabondance est-elle donc de notre faute? Plus discrète, la thèse paraîtrait plus vraisemblable peut-être, mais elle serait certainement moins vraie. »

A les étudier de près, ces trois volumes sont loin d'être également parfaits. Le premier est en quelques endroits un peu sujet à caution : on y sent trop ce besoin de vider son sac et cette crainte du péché d'omission, un peu de cet « emballement », enfin, auquel le plus sage des inventeurs n'échappe guère ; il y a là plus d'une étymologie mal venue qu'il conviendrait d'amender ou de sacrifier. Au reste, je prêche un converti. M. Espagnolle ressent très vivement ces inévitables faiblesses du début ; je crois même qu'il les exagère. Tout à la fin de son ouvrage, après un *addenda* trop court sans doute, mais plein de promesses réparatrices, je lis cet excès de repentir : « Si le premier volume était à refaire, je le referais. » Le refaire, non ; mais le revoir et corriger : car le bon y prime de beaucoup le mauvais. En revanche, dans les deux derniers volumes, l'auteur est en pleine possession de son sujet et de sa méthode ; il avance d'un pas ferme et sûr : peu ou point de choses hasardées. Surtout l'œuvre

entière est d'une haute loyauté. Pour chaque mot, avant de proposer son étymologie grecque, l'auteur donne l'étymologie courante du néo-latinisme; le lecteur peut comparer et juger, pièces en main.

Les étymologies grecques de l'*Origine du français* sont à la fois tout l'ouvrage et toute la thèse. Si on les admet, l'on doit admettre la grécité des langues sœurs. Sont-elles admissibles, c'est-à-dire rigoureusement établies? Oui, si l'on ne tient pas outre mesure à cette absurdité, à savoir que le sens et la forme du mot français reproduisent rigoureusement le sens et la forme du mot grec classique. Qu'est-ce que le grec classique? Un idiome relativement récent et particulier aux Hellènes. Nés de la même langue mère, le grec gaulois et le grec hellénique se séparèrent de bonne heure et tirèrent en quelque sorte chacun de son côté, gardant un fond commun de leur commune origine, mais l'appropriant nécessairement à leur génie, à leurs lois syntaxiques et phonétiques. Plus tard, dans les temps historiques, ils reprennent contact sur plusieurs points du monde méditerranéen, mais sans se pénétrer. Essentiellement différents par leur appareil phraséologique, ils se méconnaissent l'un l'autre : seule, la philologie eût pu leur révéler l'originelle communauté de leur vocabulaire, et elle n'existait point. Mais ce prétendu fond grec des langues sœurs n'est en réalité que le fond aryen commun à toutes les langues indo-européennes! On le dit et l'on se trompe. Il n'y a pas de langue aryenne au monde dont le vocabulaire présente cette prodigieuse quantité de mots grecs, incontestablement grecs, qui se voient dans le français. L'aryen forme comme la parenté générale et plus éloignée des idiomes méditerranéens; le grec primitif, leur parenté particulière et plus intime, leur fraternité.

Pour atteindre ce grec primitif, notre auteur remonte aux deux plus archaïques dialectes de la Grèce, au dorien et à l'éolien, qui conservèrent jusque dans le plein épanouissement de l'hellénisme les traits les plus saillants de leur physionomie. Entre ces dialectes et la langue commune, il existe de nombreuses et profondes différences; ils ont gardé toute la souplesse, tout le ressort, toute la malléabilité des langues encore à l'état de formation. Le mot subit dans son organisme, son orthographe et sa prononciation les modifications les plus étranges : il s'allonge ou se tasse, transpose ses syllabes, permute toutes ses lettres,

voyelles et consonnes, le tout sans cesser d'être reconnaissable et intelligible, sans perdre en quelque sorte sa personnalité. C'est d'après l'incontestable authenticité de toutes ces métamorphoses, confirmées d'ailleurs par le vivant exemple de nos patois, que l'auteur remonte du mot français au mot grec, et qu'il prouve de la manière la plus plausible la grécité de notre vocabulaire. Y a-t-il abus d'ingéniosité, dans sa méthode, c'est-à-dire dans ce remue-ménage de lettres et de syllabes, et dans les identifications qui en découlent? Oui, pour le demi-savoir et le préjugé. Mais les esprits indépendants, et qui savent, ne peuvent s'empêcher de reconnaître la rigueur de sa manière et l'évidence de sa démonstration. Ils s'étonnent sans doute de voir que notre vocabulaire est grec, comme l'on s'étonne d'une chose dont on n'avait pas idée; mais la découverte s'appuie sur des preuves si solides et des faits si manifestes qu'il leur est impossible d'en contester l'éclatante réalité.

Assurément, parmi les innombrables étymologies grecques qui défilent dans l'*Origine du français*, il en est qui surprennent et devant lesquelles on hésite ; mais ce n'est pas telle ou telle étymologie en particulier, c'est l'ensemble et la masse qu'il faut regarder. Existe-t-il dans le français un millier de mots évidemment grecs? Si oui, cela seul suffit à établir son origine grecque. Or le français, surtout le vieux français, offre non seulement un millier, mais des milliers de mots aussi manifestement grecs que ceux-ci : *oar* (époux, héritier), d'ὄαρ ; *o* (ce), d'ὅ; *obelie* (gâteau), d'ὀϐελίας; *ores* (gardiens), d'ὧρες; *orgilos* (orgueilleux), d'ὀργίλος; *osme* (odeur), d'ὀσμή ; *opes* (trous). d'ὀπάς ; *ocré* (jaune), d'ὠχρός; *offa* (lien), d'ὅρα ; *œnas* (pigeon), d'οἰνάς; *oule* (fourrure), d'οὐλή ; *orphe* (veuve), d'ὄρφη ; *oiat* (roseau), d'οἰάς; *ore* (borne), d'ὅρος; *oi* (j'entends), d'οἴω ; *onir* (honnir), d'ὀνεῖν; *ocler* (tourmenter), d'ὀχλεῖν ; *organe* (lyre), d'ὄργανον ; *orgues* (orgueil), d'ὀργῆς (ὀργή) ; *otalgie* (mal d'oreille), d'ὠταλγία, etc. La grécité de notre langue une fois démontrée par des milliers d'étymologies certaines, celles qui, à première vue, paraissent douteuses, trop éloignées du sens et de la forme du mot grec, un peu en l'air enfin, prennent de la consistance et s'imposent à leur tour, grâce à l'autorité que leur prêtent les premières : ainsi fouler, de φύλλω (pour βύλλω); fourbu, de φορϐός; frelon, de φῶρος etc. Dans l'*Origine du français*, l'excellent qui abonde couvre le médiocre qui est rare.

Reste la syntaxe, cette âme de la langue dont le vocabulaire est le corps. La syntaxe des langues sœurs est-elle grecque? Leur vocabulaire étant grec, leur syntaxe doit être grecque. C'est une conséquence nécessaire : la similitude du vocabulaire emporte celle de la syntaxe, et réciproquement; sans cela l'unité de la langue serait rompue. Mais de ce que leur syntaxe doit être grecque, il ne suit pas qu'elle doive être hellénique. Il ne faut jamais perdre de vue que le grec hellénique n'est qu'une branche du tronc grec, comme le grec latin ou le grec gaulois. L'Hellène Hérodote traite le grec pélasgique ou primitif d'idiome barbare; il ne l'entendait pas plus qu'il n'eût entendu le gaulois ou le latin. Il suffit que les deux syntaxes gauloise et hellénique aient un certain air de famille; il serait absurde de leur demander d'être en quelque sorte des ménechmes : ce sont deux sœurs qui se ressemblent plus ou moins, voilà tout. Qu'elles aient certains traits communs et familiaux, c'est évident. Le plus saisissant est l'article. Les trois grands idiomes méditerranéens et leurs innombrables dialectes ou patois ont tous l'article et le même article. D'où l'ont-ils tiré? Le néo-latinisme le déclare né du latin qui ne l'a jamais eu. Il le procrée miraculeusement en démembrant *il-le* et *il-la* pour le singulier, *il-los* et *il-las* pour le pluriel; il fait ainsi d'une pierre deux coups : il se procure, outre l'article, un pronom qui lui manquait. Comment explique-t-il cette merveilleuse naissance? Travail inconscient des peuples, dit-il. Travail systématique du néo-latinisme embarrassé, répondrai-je. Voit-on les masses occidentales emprunter à une langue étrangère, au latin, un mot essentiel, une partie de l'oraison, que le latin n'a point? Les voit-on encore se rencontrer toutes juste sur le même mot latin et toutes lui prêter juste le même sens qu'il n'eut jamais? Il semble bien que tout cela passe la conscience et même l'inconscience populaire. L'auteur de la *Clef du vieux français* s'y prend d'une manière plus naturelle et tout expérimentale : il étudie les différentes formes dialectiques de l'article méditerranéen, les ramène toutes avec de vieux textes plein les mains à une forme originelle unique et montre que cette forme primordiale, aujourd'hui représentée par la forme portugaise, n'est autre que la forme dorienne archaïque. Voilà donc l'identité de l'article gaulois et de l'article hellénique définitivement établie. Ce point de ressemblance entre les deux syntaxes est capital assurément, mais est-il décisif? Un fait, je

l'avoue, en atténue un peu l'importance : c'est que la syntaxe latine, qui est infiniment plus hellénique que la nôtre, n'a pas l'article. Je considérerais volontiers l'article comme un accident syntaxique, extrêmement caractéristique sans doute, et dont il faut tenir le plus grand compte, mais auquel on ne saurait uniquement se fier. Il est prudent, ce semble, d'entourer cette preuve principale d'autres preuves auxiliaires qui la soutiennent et lui prêtent en quelque sorte la main. Notre auteur l'a compris. Voici les pronoms personnels et possessifs. Comme pour l'article, il prend leurs formes antiques, les compare aux formes grecques les plus antiques, et arrive à leur complète assimilation : le tableau où il nous les représente les uns à côté des autres, littéralement semblables en toutes leurs personnes, est des plus démonstratifs. Là se bornent, jusqu'à présent, ses identifications syntaxiques. Il a poussé, il est vrai, une pointe heureuse dans la conjugaison en indiquant la formation grecque de l'indicatif présent des verbes ouïr et aller, si vainement tracassés par le néolatinisme, mais de ce côté beaucoup reste à faire. Pourra-t-il aller plus loin? Parviendra-t-il à trouver le joint entre le verbe gaulois et le verbe grec? Ce serait un pas immense. Qui sait? Il a découvert tant de choses, qu'il peut bien encore découvrir celle-là, Qui se doutait de la grécité de notre vocabulaire? Et la voilà mise en pleine lumière. Pourquoi n'arriverait-il pas à établir la grécité de toute notre syntaxe? La patience est le génie du chercheur et le hasard son étoile. Ce qui saute aux yeux, c'est que la voie que suit l'auteur est la seule bonne. C'est en creusant jusqu'au tuf, je veux dire jusqu'à leurs formes les plus archaïques, les deux syntaxes gauloise et hellénique, qu'on doit arriver à la syntaxe pélasgique ou primitive, C'est en se rapprochant le plus possible du moment de la séparation des deux idiomes frères qu'on doit les rencontrer plus ressemblants. C'est dans les plus hauts temps enfin que leurs syntaxes doivent, je ne dirai pas se confondre, mais présenter cet air de famille, témoignage de leur commune origine pélasgique.

En l'absence, ou plutôt, j'aime à le croire, en l'ajournement des faits positifs et des preuves scientifiques, il existe une preuve générale, preuve de sentiment si l'on veut, mais concluante à sa manière, visible à tous les yeux et palpable à toutes les mains : c'est l'allure phraséologique de notre vieil idiome. Il n'est pas de lettré qui, ayant voyagé au delà du XVI[e] siècle, et poussé jusqu'à

nos premiers trouvères et troubadours, n'ait été frappé de la prodigieuse souplesse de notre syntaxe archaïque. Les mots se pressent en quelque sorte dans la phrase, dociles et marchant à l'appel du rythme ou du sentiment. L'article et le pronom se produisent ou s'effacent; l'adjectif précède ou suit, se rapproche ou s'éloigne ; le verbe fuit les formes compliquées de ses temps composés ; le substantif se met plus ou moins en vedette selon son importance ; l'inversion triomphe, différente en quelques points de l'inversion grecque parce que notre langue n'eut jamais de déclinaisons, mais aussi abondante et aussi pittoresque. Tout semble jeté, désordonné, et tout est grâce et lumière. On se croirait en pleine phrase grecque. Que d'agréables pastiches gallo-grecs a inspirés cette étonnante similitude des deux syntaxes! Homère en gaulois, c'est encore Homère en grec. La grécité de notre syntaxe, la voilà en chair et en os, vivante et chantante dans l'idiome de nos pères.

L'*Origine du français* est surtout une œuvre technique ; les idées générales et maîtresses y sont, mais éparses et un peu perdues dans la discussion étymologique. Dans la *Clef du vieux français*, l'auteur a condensé l'essentiel de sa thèse. Cela ne tient qu'une centaine de pages, mais pleines de vues et de suggestions. Les faits y surabondent, saisissants par leur nouveauté et par leur évidence : si nouveaux, en effet, qu'ils étaient ignorés de tous, et d'un autre côté, si manifestes qu'on ne saurait les contester. Nous assistons d'abord à la lutte entre le grec-français et le français-latin. Tantôt c'est le premier qui l'emporte: *éloge* (εὐλογία) triomphe de *laude* (*láus*). Tantôt, c'est le second : *injurier* (*injuriari*) chasse *loidorer* (λοιδορῶ). Tantôt enfin l'un et l'autre se maintiennent également invaincus : ainsi *couper* (κόπω) et *amputer* (*amputare*). Les trois tableaux qui exposent cette sorte de drame philologique sont du plus grand intérêt. Viennent ensuite de longues listes de vieux mots français relatifs à l'homme, aux parties externes et internes du corps, aux principales actions, à la parenté, aux métiers, aux instruments, etc. Ces catégories, visiblement grecques, sont d'autant plus concluantes qu'elles ne renferment que des mots usuels, familiers, nécessaires. On ne peut dire qu'ils viennent du latin, car le latin ne les a pas. Ils viennent donc du grec, et ils en viennent presque littéralement. La parenté du galou et du grec est si intime qu'elle s'étend quelquefois aux différentes formes du même mot : ainsi

le vieux français a coper, copter, cottir, cosser et costeir, de même que le grec a κόπω, κόπτω, κόττω, κόσσω et κόστω.

Notre vieille langue sera bientôt tout entière exhumée. Mais, dans ce qu'on en publie tous les jours, que d'incertitudes d'interprétation! A vouloir expliquer le vieux français par le latin, le néo-latinisme patauge: ou il se voit contraint d'avouer son impuissance, ou il aboutit à des non-sens. L'auteur de la *Clef du vieux français* cite une cinquantaine de ces textes désespérés; il les entreprend à l'aide du grec et il en détermine le sens non seulement d'une manière probable, mais tout à fait plausible. En vérité, la meilleure clef du *galou*, c'est le grec.

Le vieux français est si merveilleusement riche par son fond national, c'est-à-dire grec, que si l'on éliminait de notre idiome tout le latin qui s'y trouve, il n'y paraîtrait point. Le latin n'y est qu'une superfétation; il n'a rien suppléé, il n'a fait que se substituer à ce qui était. Otez *médecin*, *ouvrir*, *fenêtre*, *frauder*, *caverne*, *boire*, etc., et vous avez, pour les remplacer, le grec-gaulois *myre* ou *fisicien*, *bader*, *bace*, *barater*, *basme*, *pier*, etc. Souvent, pour exprimer la même action, le grec-gaulois a jusqu'à cinq termes différents : ainsi *danser*, *trecher*, *treper*, *gigler*, *baller*.

On voit que du vieux français déborde en quelque manière la grécité de notre idiome. La *Clef du vieux français* le montre à grands traits et sans appuyer; l'*Origine de notre vieille langue ou du galou*, que l'auteur annonce et dont il a déjà donné un spécimen, fera le détail de la preuve, en analysant le vocabulaire ancien comme l'*Origine du français* analyse le nouveau. Les deux ouvrages s'éclairant et confirmant l'un l'autre, la démonstration sera complète et comme plus triomphante.

IV

Le néo-latinisme, je l'ai dit, ne s'est pas toujours montré aussi exclusif à l'égard du grec. Le temps n'est guère éloigné où il lui faisait encore une part fort honnête dans la composition de notre langue : après le latin, il en était à ses yeux l'un des facteurs principaux. Aujourd'hui il ne l'admet plus que dans une proportion ridicule. Pourquoi ce revirement? Il faut l'attribuer uniquement, ce semble, à certain scrupule d'ordre historique qui lui est venu sur le tard. La grande objection qu'il soulève contre la présence du grec dans notre idiome est celle-ci : Comment y serait-il entré?

Remarquez d'abord que ce n'est là qu'une difficulté de détail. La question demeurerait éternellement sans réponse que le fait lui-même n'en serait nullement infirmé. Oui ou non, le fond des langues sœurs est-il grec? Voilà le seul point qui importe ; tout le reste est secondaire. Que de choses dans la science et dans la vie, d'ailleurs parfaitement avérées, qu'il est impossible d'expliquer autrement que par des conjectures plus ou moins ingénieuses !

Remarquez en second lieu qu'à la serrer d'un peu près, la difficulté est la même, qu'il s'agisse de vingt mots ou de vingt mille. L'école néo-latine reconnaît qu'il y a dans notre langue une vingtaine de mots incontestablement grecs qui n'ont pu y pénétrer par le latin puisque le latin ne les a point. Comment y sont-ils venus, alors? Elle n'en sait rien, ce qui ne l'empêche pas d'admettre leur présence. De ces vingt mots, elle n'exige ni passeport, ni laissez-passer d'une douane académique quelconque : pourquoi se montre-t-elle plus rigoureuse à l'égard d'une infinité

d'autres dont la grécité est tout aussi incontestable? C'est du pur arbitraire et d'une flagrante inconséquence.

Le fond grec des langues sœurs implique l'origine grecque des peuples qui les parlent : là où il y a communauté de langue, il y a communauté de race. Ce fait seul est certain et de notoriété historique ; le surplus est du domaine de la conjecture.

M. Espagnolle croit que les Pélasges, ancêtres des Hellènes, ont couvert l'Europe occidentale de leur tribus, que de l'Italie, leur dernière étape historique, ils se répandirent en Gaule et en Espagne, qu'ils en furent ou les premiers occupants ou les premiers dominateurs et que la race celtique, la plus nombreuse, la plus entreprenante et la plus glorieuse de l'Occident, est d'origine pélasgique. Cette opinion n'est ni nouvelle ni invraisemblable. Elle a été et elle est encore celle de beaucoup de savants de marque. Elle se fonde sinon sur des preuves péremptoires, du moins sur de fortes présomptions ; elle a pour elle la pluralité des traditions et de saisissantes homonymies géographiques. Certains historiens ne veulent pas entendre parler des Pélasges ; les Pélasges les désespèrent, donc ils n'existent pas. Ils ont si bien existé qu'on relève la trace de leurs pas des bords du Tigre au littoral méditerranéen de l'Espagne. On les trouve en Asie Mineure, dans toute la Grèce continentale et insulaire, en Italie, en Sardaigne, à Sagonte. Race aventureuse et toujours en marche, l'ironie populaire dérive leur nom de celui de « Pélarge », la cigogne, l'oiseau migrateur. D'Homère à Thucydide, ils hantent l'imagination hellénique : les poètes les chantent, les mythographes les embrouillent et les historiens les démêlent. Sur la fin de l'âge héroïque, leur nom générique s'efface ; ils entrent dans le mythe. Achille, le héros de l'*Iliade*, est un Pélasge ; il symbolise la grandeur évanouie de la race. Homère les appelle « divins » : l'apothéose homérique est une oraison funèbre. Mais l'Hellène ne les oublie point : il les avoue pour ancêtres ; il invoque le « Zeus pélasgique » de Dodone ; il appelle son premier alphabet l'alphabet pélasgique ; il sait que son idiome se rattache à la langue pélasgique par l'éolien primitif qui continue à se parler autour du « corps hellénique » dans tout le nord et tout l'ouest de la péninsule, du bosphore de Thrace au golfe de Corinthe. Les Athéniens se vantaient d'être des Pélasges ; les Gaulois l'étaient sans s'en vanter et probablement sans le savoir.

Ce peuplement de l'Europe occidentale par les Pélasges expli-

querait à merveille non seulement la grécité des idiomes méditerranéens, mais encore la nature archaïque, éolienne et dorienne, de cette grécité. Car enfin, pour que le grec, et cette sorte de grec, s'implantât en Occident, il a fallu l'implantation même d'une race grecque primitive. Or l'on a beau regarder dans les temps historiques, l'on n'y voit point d'occupation grecque assez considérable pour gréciser l'Occident. Ni les établissements probables de l'âge héroïque ni les colonies certaines de l'âge historique n'ont pu y suffire. Marseille ne date que d'hier : qu'est-ce que six siècles avant notre ère? Elle fut puissante sans doute : elle couvrit de ses comptoirs et de son influence tout le littoral méditerranéen, du Var au cap Saint-Martin. Elle propagea certainement le grec dans toute l'étendue de son domaine, elle dut même le semer au dehors, et par ses agents commerciaux, par ses *mercanti*, un certain nombre de mots grecs usuels et en quelque sorte marchands firent le tour de la Gaule et de l'Espagne : c'est à cette sorte de propagande mercantile qu'il faut attribuer cette légère teinte hellénique qui tranche avec l'antique grécité des langues sœurs. Mais, à cette époque tardive, la race gauloise dominait en Occident; elle était en pleine possession d'elle-même, de sa langue, de son génie et de sa civilisation. Le Pélasge-Celte et le Pélasge-Hellène étaient deux étrangers, deux barbares l'un pour l'autre : leurs idiomes, également consistants, ne pouvaient plus se mêler. Un petit nombre de Gaulois put apprendre le grec hellénique : l'un d'eux disait qu'il était étonné de cinq choses, dont l'une était qu'étant Gaulois il parlait grec; mais le grec gaulois ne fut point entamé par le grec hellénique de Marseille : il resta tel qu'il était, immobile dans sa propre grécité. L'hypothèse pélasgique est jusqu'ici la seule vraisemblable. Si on ne veut pas l'admettre, eh bien! qu'on en trouve une autre plus plausible : qu'on amène en Occident une autre race grecque quelconque qui s'y enracine, elle et sa langue; car, encore une fois, il n'y a que l'occupation de l'Europe occidentale par une race grecque primitive qui puisse rendre compte de la grécité des idiomes méditerranéens.

L'auteur de l'*Origine du français* ne semble pas autrement entêté de sa conjecture pélasgique; que les Gaulois soient Grecs par les Pélasges ou de toute autre manière, cela lui importe peu. « La question historique reste ouverte », dit-il sans ombre d'opiniâtreté. Ce qui lui tient uniquement au cœur, c'est

le fait philologique, c'est-à-dire la grécité de notre idiome.

Il établit cette grécité :

1° Par les deux tiers du vocabulaire usuel et par tout le vocabulaire archaïque, par les patois (surtout par les patois pyrénéens) et par la partie antique de la « langue verte » ;

2° Par certaines affinités syntaxiques (article et pronom) ;

3° Par la nomenclature géographique ;

4° Par les noms des monnaies gauloises (il y a là-dessus, en tête du second volume de l'*Origine du français* une lettre pleine de faits précis et d'observations judicieuses adressée à l'auteur par un de nos plus jeunes mais non des moins habiles numismates, M. H. de la Tour) ;

5° Par les noms relatifs à la hiérarchie et à la religion druidique (sur ce point important, dom Martin avait ouvert la voie).

Voilà, ce semble, une démonstration des plus imposantes. Je dirais qu'elle est irrésistible si le préjugé n'avait le secret de résister à l'évidence même.

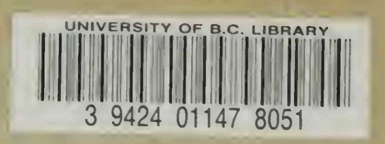
Le premier volume de l'*Origine du français* a paru il y a cinq ans ; le dernier vient de paraître. L'ouvrage a eu un surprenant succès de discussion intime. On en a peu parlé dans le journal ou la revue, mais on en a beaucoup causé entre érudits. Et avec quel feu ! C'est étonnant comme on s'enflamme aisément et longuement sur ces calmes sujets. Si l'on écoute les opinions extrêmes soit en bien, soit en mal, la moyenne des dires paraît être celle-ci : la thèse est des plus vraisemblables et la démonstration, surtout pour le vieux français, absolument saisissante.

Toujours entre érudits, on est un peu surpris que l'Académie française, qui étymologise en son nouveau dictionnaire, ne regarde point à ces étymologies grecques dont la plupart sont si heureuses, si éloquentes, si plausibles. On oublie, ce semble, qu'innover n'est point dans sa fonction : n'est-elle pas faite uniquement pour consacrer l'usage et le succès ? Elle nous sert des étymologies néo-latines parce qu'elles sont du goût du jour : comme le sage, elle suit la mode et ne la fait pas.

Une thèse de haute érudition du genre de celle-ci relève surtout de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Elle eût bien fait de distinguer l'ouvrage en attendant qu'elle accueillît l'auteur : car, pour un si grand et beau travail, elle se devrait à elle-même de l'adopter. Mais l'on est terriblement néo-latin là dedans, et il n'y a pas d'apparence que cela change de sitôt. On

apprend peu sur le haut de la vie et l'on désapprend encore moins. Lombroso l'a dit : les doctes compagnies sont particulièrement sujettes au « misonéisme ».

Par bonheur, en dehors de nos conservatoires de néo-latinisme, vivent et peinent des travailleurs jeunes et francs de préjugés, impatients des formules de commande et ouverts aux solides nouveautés. Ceux-là ont fait accueil à l'*Origine du français*. Ils savent gré à son auteur de les avoir enfin débarrassés d'un système anti-historique et anti-philologique dont ils soupçonnaient l'inanité, mais auquel les enchaînaient encore l'éducation et l'habitude. L'élite studieuse d'aujourd'hui sera l'élite maîtresse, écoutée et suivie de demain. C'est par elle que la grécité des langues sœurs se poussera dans le monde et même dans les académies.


UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 01147 8051

